

MIEKO KAWAKAMI

Heaven

roman traduit du japonais
par Patrick Honnoré

ACTES SUD

*Et puis d'abord tout le monde peut en
faire autant. Il suffit de fermer les yeux.
C'est de l'autre côté de la vie.*

CÉLINE, Voyage au bout de la nuit.

Un jour, vers la fin avril, j'avais trouvé un bout de papier plié tout petit en ouvrant ma boîte à stylos, debout entre deux crayons.

Je l'ai déplié. D'une écriture fine comme des arêtes de poisson, au portemine, il y avait écrit :

Toi et moi, nous sommes du même genre.

C'est tout.

J'ai vite remis le papier en place dans ma boîte à stylos, j'ai d'abord repris mon souffle, puis le plus naturellement possible j'ai essayé de regarder autour de moi. Tout était comme d'habitude, les rigolades, les voix perçantes, les bavardages, l'agitation normale de l'interclasse. Pour retrouver mon calme j'ai refait plusieurs fois l'alignement du coin de mon manuel avec mon cahier, et j'ai taillé mes crayons le plus longuement possible. Jusqu'à ce que la sonnerie de la troisième heure retentisse. Alors il y a eu un bruit de chaises, le professeur est entré et le cours a commencé.

C'était un piège, obligé. Sauf que je ne comprenais pas pourquoi, au stade où ils en étaient, ils se compliquaient la vie à ce point. J'ai poussé un soupir intérieur et ça m'a démoralisé, comme d'habitude.

La première fois le message était caché dans ma boîte à stylos, mais ce fut la seule. Les autres fois, ils étaient dans le casier sous mon bureau, fixés par un ruban adhésif de façon à ce que je tombe tout de suite dessus en passant la main. Ils arrivaient l'un après l'autre en rafale. Chaque fois que j'en sentais un nouveau, j'en avais la chair de poule. Je regardais autour de moi. Quelqu'un devait surveiller mes réactions. Je ne savais pas comment me comporter, j'étais terrorisé.

Qu'est-ce que tu as fait, hier, quand il a plu ? Ou bien : Dans quel pays aimerais-tu aller ? Ce genre de questions, toujours une phrase courte, écrite sur un morceau de papier format carte postale. J'attendais d'être aux toilettes pour les lire et les jeter ensuite, mais je ne savais pas où les jeter alors finalement je les glissais sous la couverture bleu foncé de mon carnet d'établissement.

Matériellement, ils étaient toujours pareils.

Ninomiya et les autres m'obligeaient à porter leurs affaires, me bourraient de coups de pied, me frappaient avec leur flûte à bec. C'est à ces moments-là que les messages arrivaient, de plus en plus longs. Ils ne portaient aucun nom, ni le mien ni celui de l'expéditeur, mais à l'écriture parfois je me demandais : Et si celui qui m'envoyait ces messages n'avait rien à voir avec la bande à Ninomiya ? Mais il suffisait de réfléchir un peu, c'était tellement idiot... Alors je me disais que je me faisais du mal et ça me démoralisait encore plus.

Malgré tout, cela devint mon habitude le matin en arrivant au collège de vérifier si j'avais un message. Dans l'odeur un peu huileuse de la salle de classe encore déserte, silencieuse, lire cette écriture

fine était mon petit bonheur. Je n'oubliais pas que c'était un piège, évidemment, mais les messages eux-mêmes ménageaient en moi comme un coin de paix au milieu de l'angoisse.

Tout début mai, j'en reçus un qui disait :

J'aimerais te parler, à la date indiquée, après le collège je t'attendrai là-bas entre 5 et 7 heures.

Avec une date. Les battements de mon cœur résonnaient dans mes oreilles, et l'image des mots sur le papier me revenait même en fermant les yeux, à force de le lire et de le relire. Il était accompagné d'un plan à main levée, aussi. J'ai passé presque toute la journée à me demander ce que je devais faire. Pendant tout le pont de début mai je n'ai pensé qu'à ça, à en avoir la migraine, à en perdre l'appétit. J'étais persuadé qu'au lieu du rendez-vous m'attendraient Ninomiya et sa bande et qu'ils m'en feraient voir encore pire que d'habitude, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute. C'était une embuscade qu'ils me tendaient pour me prendre en flagrant délit d'espoir, ils avaient imaginé un nouveau plan pour me harceler qui allait déboucher sur une nouvelle série d'horreurs, voilà ce que je me disais.

Mais je ne pouvais pas faire non plus comme si je ne l'avais pas lu.

Le jour venu, j'eus beau faire, je n'arrivais pas à rester tranquille.

Toute la journée, le plus discrètement possible j'ai surveillé la bande à Ninomiya, mais aucun changement notable dans leur attitude ne fut à signaler.

Jusqu'à ce que l'un d'eux me balance son chausson de classe à la figure : "Qu'est-ce que t'as à me regarder, toi ?" Le chausson me gifla puis tomba par terre. Il a dit ramasse et rapporte. Ce que j'ai fait.

Plus on s'approchait de la fin des cours, plus j'étais nerveux, j'en avais la nausée. J'ai tout de même réussi à arriver au bout de l'heure, et je suis parti chez moi quasiment en courant. En chemin, je me suis demandé ce qu'il fallait que je fasse, si je devais vraiment y aller, mais plus je réfléchissais moins j'avais les idées claires. Quoi que je fasse, ce serait toujours la mauvaise solution et ça m'angoissait terriblement.

Quand je suis rentré, du divan où elle regardait la télé maman m'a dit bonsoir. J'ai répondu bonsoir. Il n'y avait aucun bruit, à part la voix du présentateur qui lisait les infos. Les moindres recoins de la maison étaient plongés dans le silence. Le même silence que d'habitude.

— J'y suis depuis midi, a dit maman.

J'ai sorti un jus de pamplemousse du frigo, je l'ai versé dans un verre et je l'ai bu debout. Maman a dit assieds-toi pour boire. Au bout d'un moment, j'ai entendu un bruit d'ongles coupés. Mais si c'était les ongles des pieds ou des mains, ça je ne sais pas.

— Tu parles du repas de ce soir ?

— Oui. Tu ne sens pas ? Un rosbif ficelé, c'est la première fois de ma vie que j'en fais.

J'ai pensé que ça voulait peut-être dire que papa allait rentrer ce soir, mais je me suis gardé de poser la question.

— Tu veux manger tôt ?

— Non non. Je dois aller faire un tour à la bibliothèque, pas trop tôt en fait, je préfère.

Dans la ville où j'habite, il y a une longue avenue bordée d'arbres sur plusieurs centaines de mètres. Pour aller au collège je la parcourais de bout en bout. Le lieu du rendez-vous se trouvait dans un petit parc complètement négligé un peu sur la gauche, à mi-hauteur de l'avenue, pas même de quoi appeler ça un jardin public.

J'étais ressorti de la maison à quatre heures, il n'y avait encore personne quand j'y suis arrivé. Au moins, ça m'a rassuré. Il y avait un banc fait de pneus et une baleine en ciment, et entre les deux un bac à sable de deux mètres sur trois jonché de boîtes à gâteaux et de sacs plastique à moitié enterrés.

J'ai remarqué une crotte de chien ou de chat, toute sèche et saupoudrée de sable comme un beignet de tempura. Et les crottes, bien sûr, il suffit d'en trouver une pour en voir partout, alors je me suis dit que le bac à sable devait en être infesté. En la regardant l'idée m'est venue qu'ils allaient sans doute me la faire manger, et j'ai senti la tiède humidité d'un haut-le-cœur me prendre à la gorge. J'ai expiré un grand coup pour faire disparaître l'image, mais me vider de mon air n'a servi qu'à me rendre plus lourd.

La bouche de la baleine était assez grande pour deux personnes à peu près de ma taille. La peinture était tellement écaillée que la couleur d'origine était presque invisible, et le dos et la tête étaient couverts de graffitis au feutre noir. Le terrain se trouvait au pied d'une vieille cité de logements sociaux, avec de la terre désespérément noire et humide.

Je suis retourné sur l'avenue et j'ai attendu que le temps passe.

Je me suis assis sur un banc de fer, j'ai expiré profondément, inspiré lentement. Je me suis répété et

répété que j'avais eu tort de venir. Mais si je n'étais pas venu, Ninomiya m'aurait fait payer le fait de ne pas être venu, alors finalement je me suis dit que ça n'avait pas d'importance, quoi que je fasse le résultat serait le même.

J'ai poussé un soupir et j'ai levé la tête. Sur les branches, qui étaient encore entièrement noires et nues il y a peu, des feuilles vertes étaient apparues, et à chaque souffle de vent celles-ci s'agitaient et bruissaient en rythme. J'ai ôté mes lunettes, je me suis frotté les yeux, et j'ai regardé l'alignement des arbres. Évidemment toujours la même vision plate, sans profondeur de champ. Comme toujours, je me suis figuré le paysage devant mes yeux comme un plan limité par un cadre rectangulaire, comme un décor de *kamishibai** : chaque fois que je battais des paupières les plans se succédaient l'un après l'autre et tombaient à mes pieds.

Au bout d'un moment, je suis retourné sans trop réfléchir à l'endroit du rendez-vous, j'ai aperçu quelqu'un de dos assis sur les pneus. C'était une fille en uniforme du collège. Sur le moment je n'ai rien compris, je me suis retourné pour voir où étaient les autres, il n'y avait personne.

Je me suis approché timidement. Je me suis arrêté au niveau de la baleine, elle s'est retournée au bruit de mes pas. C'était Kojima, une fille de ma classe. Elle s'est levée, elle m'a regardé, m'a fait un petit signe de tête. Moi aussi, par automatisme.

* Littéralement "théâtre de papier" : attraction foraine dans laquelle un conteur raconte une histoire destinée aux enfants en faisant se succéder des cartons dessinés derrière un castelet. Ancêtre du dessin animé.